

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 14 Septembre 1861

No. 36.

SOMMAIRE.—Chronique.—Condition des agriculteurs comparée à celle des Ouvriers des villes, par Mgr. le Cardinal de Bordeaux.—Rapport semestriel du comité de direction du Cercle Littéraire, par M. Genand, secrétaire.—Rentrée des classes.—Travail, loi de la vie et de l'Éducation, par le P. Félix, jésuite.—Le Général Drouot.—Bibliographie ; perte et gain, par le R. P. Newman.—Visite pastorale de Mgr. Bourget.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Du Domaine temporel des Papes, par le R. P. Theiner.—Des sources de l'histoire ecclésiastique et des Archives du Vatican.—L'Université Laval ; la Bibliothèque ; les musées et les cours.—Échec de la Révolution en Italie.

Un ouvrage considérable et du plus haut intérêt vient d'être publié à Rome ; c'est un *Recueil de Documents pour servir à l'histoire du gouvernement temporel des États du St. Siège*. Il est du R. P. Theiner, prêtre de l'Oratoire, préfet des archives du Vatican ; il se compose de six volumes *in folio*.

“ Toutes les preuves, dit *Le Monde*, que la théologie, la foi, la raison humaine, la science moderne, le dévouement chrétien pouvaient présenter en faveur de la domination temporelle et de sa nécessité, ont été accumulées dans cet ouvrage.”

Malgré les efforts de l'impicité et les obscurités dont elle a cherché à entourer la vérité, les fidèles verront clairement ce qu'ils peuvent penser des bases inébranlables du Pouvoir qu'ils défendent ; et, en même temps, tous ceux à qui il reste une étincelle de raison et de morale naturelle, en voyant des témoignages si nombreux, si authentiques, si considérables devront reconnaître enfin la vérité.

Les ennemis de l'Église proclament depuis longtemps que le gouvernement temporel des Papes ne date que du commencement du XVI^e siècle. Suivant eux, Jules II et Clément VII seraient les vrais fondateurs de ce gouvernement.

Mais en parcourant la masse et la suite des *Documents* nouvellement publiés, qui remontent à l'année 754, c'est-à-dire à la donation du roi Pépin, on voit par les actes gouvernementaux des Papes, par le texte des donations, par les différentes confirmations faites par Charlemagne et ses successeurs, on voit qu'incontestablement, les Papes, à dater du commencement du VIII^e siècle, ont toujours agi comme les souverains véritables des États qui forment actuellement le domaine qu'on

vient d'usurper, et ont toujours été considérés comme tels dans leurs rapports avec les Empereurs et avec les autres Souverains de l'Europe.

Il faut de plus, reconnaître un fait incontestable qui nous est certifié par l'histoire des événements, antérieurs au IX^e siècle, et par des monuments inébranlables ; c'est que cette domination des Souverains Pontifes existait bien avant l'intervention généreuse du Souverain de la France.

Elle durait depuis plusieurs siècles ; et s'il est vrai qu'elle avait été attaquée et ruinée dans l'invasion des Lombards, il est vrai aussi que Pépin, en la reconnaissant et en l'attribuant de nouveau au Saint Siège, faisait une restitution plutôt qu'une donation proprement dite. C'est ce que l'on trouve formellement reconnu dans deux pièces citées par le R. P. Theiner, dans le premier volume de son recueil.

La première de ces pièces, est une réponse du Roi Pépin à l'Empereur de Byzance, qui réclamait les Provinces concédées au Souverain Pontife.

“ Aucune raison, dit ce Roi, ne sera capable de me faire enlever de nouveau ces provinces au pouvoir du Bienheureux Pierre, au droit de l'Église, et au St. Siège Apostolique. Je l'assure par serment : je n'ai pas entrepris si souvent ces combats, pour la restitution des États du Pape, en vue de quelque faveur humaine, mais par mon seul amour envers le Bienheureux Pierre, etc.”

La seconde pièce citée par notre auteur, est un acte de l'Empereur Louis-le-Débonnaire, adressé au Souverain Pontife, où il dit expressément que “ l'Exarchat a été restitué au Bienheureux Pierre par le Roi Pépin et par l'Empereur Charles aux prédécesseurs du St. Père.” (*Le Pape alors régnant.*)

L'ouvrage du P. Theiner est rempli de documents aussi précieux et aussi importants. Un autre fait qui mérite aussi toute attention, c'est que les Papes réfugiés à Avignon, n'abandonnèrent jamais l'exercice de leurs droits en Italie. Ils étaient méconnus à Rome, et ils durent céder à la violence pendant quelque temps, mais au même moment ils étaient aussi puissants dans le reste de leurs États qu'ils l'avaient jamais été. C'est ce qui ressort des actes cités dans le recueil dont nous nous occupons, où il est facile de voir, particulièrement

dans les actes de Jean XXII, que le Souverain Pontife était aussi souverain dans ses Etats qu'aucun Prince de son siècle.—Après cela que devient la thèse soutenue dans les derniers temps par les adversaires du St. Siège, que les Etats réclamés par les Papes étaient d'origine récente, qu'ils n'avaient pas pour eux la consécration des siècles, qu'ils n'avaient été attribués au St. Siège que récemment et fortuitement, enfin que les Souverains Pontifes n'y avaient jamais exercé qu'une autorité précaire, sans précédents, sans sympathie et sans traditions ?

Le recueil des *Documents* répond à toutes ces allégations pour la partie du territoire, même la plus contestée ; là, on voit la preuve que les provinces d'Ancône, de la Romagne et le territoire de Bologne étaient unis sans interruption, depuis des siècles, au Patrimoine de St. Pierre, et en particulier sous Innocent III. Là aussi, on trouve que les Bolognais, en 1332, voyant Jean XXII exilé de Rome et réfugié à Avignon, lui envoyèrent des Ambassadeurs pour le supplier de les garder toujours sous sa domination, et de ne jamais les laisser passer sous aucune domination étrangère, le suppliant en même temps de quitter Avignon pour venir établir son siège dans leur capitale.

Nous ne doutons pas que la publication de ces *Documents* ne détruise bien des préjugés. La lutte que nous voyons aura eu pour résultat d'éclairer cette grande question du domaine temporel du St. Siège.

Ce n'est pas la première fois que Dieu a soumis son Eglise aux luttes et aux contradictions, et, à chaque fois, loin qu'elle y ait perdu, elle est sortie du combat plus forte et plus assurée, avec une vérité plus comprise, plus fortement établie et manifestée au monde ; ainsi en peut-il être de cette question du domaine temporel qui occupe actuellement si vivement les esprits.

Les enfants de la vérité et de la lumière doivent donc travailler à en conserver précieusement le dépôt ; chaque jour ils en trouvent l'usage et l'emploi. Mais sans le soin vigilant et attentif que les Souverains Pontifes ont pris, de conserver dans les archives du Vatican, tout ce qui constate les événements passés et les intérêts spirituels et moraux de l'humanité, comment le R. P. Theiner eut-il pu trouver les matériaux d'un pareil ouvrage ? Or, sur un seul point il a pu réunir six volumes *in folio*, qui répondent à toutes les difficultés, à tous les besoins de cette multitude innombrable d'esprits différents, dont chacun peut avoir besoin d'une explication diverse, d'une lumière particulière. Chacun en effet peut envisager un point différent d'une question si importante et si considérable.

C'est donc encore un sujet de louer la sagesse et la prévoyance des Souverains Pontifes, qui ont amoncelé près d'eux, dans ces bibliothèques immenses de Rome de si précieux et de si nombreux trésors.

Et à ce propos nous avons à féliciter le pays du Ca-

nada d'être amplement pourvu de semblables ressources. Les Institutions Religieuses en ont compris depuis longtemps l'importance ; dans chaque Diocèse de l'Amérique Britannique, on a déjà commencé des collections de livres de Science, de Philosophie et de Théologie, qui s'accroîtront avec les années, et avec les ressources, marchant ainsi de pair avec les besoins de l'avenir.

En cela comme en beaucoup de choses, la constance, la prévoyance, et l'attention à profiter des occasions favorables, peuvent produire des merveilles.

Parmi ces généreuses et intelligentes tentatives, nous devons mentionner particulièrement, l'immense Bibliothèque qui se trouve déjà réunie à l'Université-Laval de Québec, et qui s'augmente chaque année.

Dans ces grandes constructions de l'Université, la Bibliothèque occupe un espace considérable : c'est-à-dire deux salles qui ont chacune, plus de cent pieds de long. Ces salles ont deux étages d'élévation avec une galerie qui en fait tout le tour ; placées l'une à côté de l'autre, elles communiquent par deux grandes ouvertures ou arcades et peuvent contenir plus de cinquante mille volumes. Nous croyons qu'il y en a déjà près de trente mille réunis. Là, sont les principaux trésors de la Théologie, de l'Histoire sacrée et profane, de la Philosophie et de la Littérature, des Sciences Naturelles, et enfin du Droit et de la Médecine.

Toutes les immenses collections réunies et éditées par les Savants des siècles derniers, en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne ; les Editions et les Ouvrages des Bénédictins, etc., etc., se trouvent réunies aux collections récentes, éditées ou continuées de nos jours. Nous avons surtout remarqué la vie des Saints des Bollandistes, la *Collection Complète des Pères et des Apologistes*, entreprise par M. Migne, et bien d'autres dont il est impossible de se rendre compte dans une première visite à de telles merveilles.

Or, dans les temps où nous vivons, de semblables collections sont un vrai trésor pour un pays. Avec le développement que prennent, chaque jour, les Professions libérales et le désir de l'instruction, il est indispensable qu'il y ait une réunion aussi complète que possible de toutes les recherches de l'esprit humain, et de tous les trésors que Dieu a répandus sur la terre, pour la lumière et la défense de son Eglise, pour le développement de l'intelligence, et enfin pour les progrès sérieux et réels de la vraie civilisation.

Outre la Bibliothèque, il y a dans l'Université-Laval d'autres collections non moins précieuses et qui tendent toutes efficacement au même but : des Musées, des Galeries pour les Sciences Naturelles, qui augmentent aussi tous les jours et qui se compléteront successivement.

Enfin, il y a les *Cours* qui ont commencé depuis plusieurs années et qui répondent aux besoins de toutes les professions libérales : Cours de Droit et de Médecine, Cours de Sciences, etc., etc. Il y a près de vingt Pro-

fesseurs, dont les leçons sont suivies par un nombre toujours croissant d'élèves, et qui n'ont qu'à se louer de voir, chaque année, une application toujours de plus en plus remarquable, de la part de ceux-ci aux Hautes Études.

On sait à qui l'on est redevable de tous ces avantages. Les Messieurs du Séminaire de Québec qui exercent depuis longtemps une si heureuse influence sur l'enseignement de la jeunesse, ont donné ainsi un développement admirable à leurs œuvres.

Dans l'Université l'on trouve réunis les trésors de la science, l'enseignement le plus élevé, qui s'étendra successivement à toutes les branches des connaissances humaines ; enfin une direction toute morale et toute chrétienne qui répond si bien aux vues religieuses des parents et à l'avenir de leurs enfants.

En ce moment les meurtres et les massacres continuent dans le royaume des Deux-Siciles. La population ne veut pas du gouvernement de Victor-Emmanuel, et les troupes Piémontaises qui y sont journellement envoyées se trouvent insuffisantes pour comprimer la réaction.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on peut conquérir ni gagner un pays ; chaque pas que l'on fait vers la domination, en est un de plus vers l'animadversion et la réprobation générales ?

On parle tous les jours de vieillards, de femmes et d'enfants massacrés, de paysans fusillés sans miséricorde, de villes et de villages brûlés et détruits complètement. En deux localités ainsi traitées, près de dix mille âmes sont restées sans abri, sans toit pour se réfugier ; tout avait été la proie de l'incendie. Sont-ce là les bienfaits que le Piémont promettait au Royaume des Deux-Siciles.

Les organes révolutionnaires s'appitoyaient, il y a quatre ou cinq ans, sur quelques misérables repris de justice que la Police de Naples avait fait bâtonner ; de plus, ils n'avaient pas assez de lamentations et de plaintes pour flétrir la conduite de l'ancien Roi qui avait commencé à bombarder la ville de Messine, révoltée en 1848 ; ils ont prétendu changer l'ancien état de choses, l'améliorer, remplacer des institutions *surannées*, substituer enfin aux rigueurs de l'absolutisme, les douceurs d'un gouvernement de nouvelle fabrique ; or, en quelques mois à peine écoulés, il y a eu plus de violences, plus de dénis de justice, plus de meurtres et d'exécutions, plus d'abus de toutes sortes, plus de rapines et de détournements des fonds publics, qu'on ne pourrait en relever dans plusieurs siècles de l'ancienne Monarchie Napolitaine.

On savait bien d'avance que les promesses des révolutionnaires étaient aussi mensongères, que leurs récriminations contre l'ancien Pouvoir ; mais ce que l'on ne pouvait prévoir et ce que l'on n'aurait jamais pu imaginer, c'est la somme incalculable de maux que la Révolution était capable de déverser sur ce malheureux pays.

Et encore ce n'est que le commencement, que serait-ce donc au bout d'une année d'un pareil régime ? Faisons donc des vœux pour que Naples soit bientôt délivrée d'un ordre de choses si contraire à ses traditions, à son avenir, à son bonheur et à toutes ses sympathies. Là, peut se trouver la solution de la Question Italienne ; si les Napolitains sont reconnus incapables de se soumettre à une domination étrangère, on ne voudra pas tenter l'expérience avec la population des États Romains, qui sont, jusqu'à présent, si indifférents pour toutes les offres du Piémont, et qui, malgré toutes les manœuvres du parti libéral et les proclamations de quelques affidés de Victor-Emmanuel, sont restés jusqu'à présent si tranquilles et si éloignés de toute manifestation contraire au gouvernement Pontifical.

Condition des Cultivateurs comparée à celle des Ouvriers des villes.

Discours prononcé par Mgr. le CARDINAL DOXNET, Archev. de Bordeaux, à une fête de comice agricole, dans une ville de son diocèse, en présence du Sous-Préfet du lieu, d'un grand nombre d'Écclésiastiques, de fonctionnaires et de Magistrats, le 22 août 1861.

Ce parallèle nullement d'imagination, mais tout positif et moral ne saurait, ce nous semble, venir plus à propos qu'au moment où les malheurs des États, nos voisins, renvoient en foule, parmi nous, d'infortunés concitoyens, desenchantés de leurs tentatives infructueuses pour aller chercher ailleurs ce que leur pays leur présentait en abondance. Ils ont pu voir de leurs yeux, et peut-être partager eux même le sort de ces milliers d'ouvriers, agglomérés dans les grands centres de populations, aujourd'hui devenus le théâtre de si cruelles souffrances.

Quelle leçon poignante pour tous ! Quel puissant motif pour favoriser de tous nos efforts, dans notre heureux pays, la grande cause de la colonisation !

Ce sont ces faits, trop voisins de nous et trop déchirants, qui nous portent à insérer intégralement dans nos colonnes le discours *très pratique* de l'Eminent Cardinal de Bordeaux. Peut-être y aura-t-il peu de de familles dans nos campagnes, où ce discours ne puisse recevoir une confirmation, où même, un commentaire, par les détails personnels que plus d'un de nos jeunes compatriotes auront à citer.

« Messieurs,

« Il n'est pas facile de varier son langage quand on doit parler souvent sur le même sujet et devant le même auditoire. Mais le cœur, a dit un ancien, sait rendre éloquent et disert ; et, comme je ne cherche jamais ailleurs mes inspirations, je suis sûr, que vous me comprendrez toujours.

« Je voudrais aujourd'hui, pour attacher davantage l'homme des champs à sa profession, comparer le cultivateur à l'ouvrier des grands centres de population, pour le prémunir contre les faciles entraînements et les résolutions irréfléchies qui l'éloignent du champ de ses aïeux, du foyer de sa famille, pour le jeter comme une proie dans le gouffre des cités.

« On a célébré bien des fois le bonheur de la vie champêtre ; mais l'imagination a fait seule les frais de ces descriptions poétiques. Nous sommes loin de proscrire les auteurs qui cherchent à

embellir le foyer rustique, en le peuplant de charmantes fictions. C'est par des faits, des données positives, les enseignements de la vie réelle, que nous voulons vous instruire aujourd'hui; et, s'il nous arriva de parvenir jusqu'à vos cœurs, ce ne sera qu'après avoir traversé vos esprits et vos consciences.

« On a dit avec raison, que l'Agriculture était le premier des arts; elle est née avec l'homme, elle est de tous les temps et de tous les lieux. Les anciens peuples élevèrent des temples aux agriculteurs les plus fameux. Cultiver la terre fut presque l'unique occupation des Patriarches, ces modèles de l'homme des champs, par la simplicité de leurs mœurs, leur bonté, leur générosité et l'élevation de leurs sentiments.

« Les plus grands personnages de l'antiquité ont fait, de l'agriculture leurs plus chères délices. L'histoire rapporte que Cyrus avait planté lui-même la plupart des arbres de ses jardins et qu'il ne dédaignait pas de les cultiver. Lysandre de Lacédémone s'écriait, en le voyant : « O prince! que tous les hommes doivent vous estimer heureux d'avoir su joindre ainsi la vertu à tant de grandeur et de dignité! » Le chef de la république de Sparte fondait ainsi la pratique de l'agriculture avec la vertu, sans doute parce qu'elle donne le goût de la simplicité, celui des choses utiles et des occupations sérieuses.

« On sait que le premier législateur des Romains donna pour fonctions aux douze prêtres qu'il institua, d'offrir à la Divinité les prémices de la terre, et d'éloigner les fléaux dévastateurs. L'un de ces prêtres étant mort, Romulus voulut lui-même prendre sa place. Les grands de la nation cultivaient leur héritage; les consuls, les généraux passaient de la victoire à la charrue, fiers de tailler leurs vignes, de cueillir leurs olives, de moissonner leurs blés, après avoir honoré les premières charges de la République.

« Les dénominations des choses les plus usuelles étaient tirées de la pratique agricole. La monnaie, nommée *pecunia* de *pecus*, portait l'empreinte d'un mouton ou d'un bœuf, symbole de l'opulence.

On sait que Caton étudia la culture des champs et composa quelques écrits à ce sujet. Cicéron en fait un très-bel éloge. « De tout ce qui peut être entrepris ou recherché, écrit-il à son fils, rien au monde n'est meilleur, plus utile, plus doux, enfin plus digne d'un homme libre que l'agriculture, *Nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius.* » L'agriculture, dit Xénophon, naquit avec les lois de la société; elle est contemporaine de la division des terres. Les fruits de nos campagnes furent la première richesse; les hommes n'en eurent point d'autres, tant qu'ils furent plus jaloux d'augmenter leur félicité, dans le coin de terre qu'ils occupaient, que de courir le monde, pour s'instruire du bonheur et du malheur des autres.

« Mais, aussitôt que l'esprit de conquête, en agrandissant les sociétés, eut enfanté le luxe, les métaux devinrent la représentation de la richesse, l'agriculture perdit ses premiers honneurs, et les travaux de la campagne, abandonnés à des mercenaires, ne conservèrent leur ancienne dignité que dans les chants des poètes.

« A une époque plus rapprochée de nous que les beaux temps d'Athènes et de Rome, les ordonnances de nos rois dotèrent l'agriculture de prérogatives et d'honneurs.

« Constantin le Grand défendit à tout créancier de saisir pour dettes civiles, les bœufs et tout instrument aratoire; Il enjoignit aux collecteurs de l'impôt, d'en tenir quitte le laboureur pauvre.

« L'habitant des provinces était tenu de fournir des chevaux de selle aux courriers et des bœufs aux voitures publiques. Cet empereur excepta de ces corvées le cheval et le bœuf servant au labourage. « S'il n'y a point de chevaux ou de bœufs que ceux qui travaillent aux terres, que les voitures ou les courriers attendent. »

« L'empereur Pertinax voulut que le champ laissé en friche appartenât à celui qui le cultiverait; que celui qui le cultiverait fût exempt d'impôts pendant dix ans, et, s'il était esclave, qu'il devînt libre.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres décisions des empereurs romains, tout aussi favorables à l'habitant des campagnes.

Voyons comment les choses se passaient en France au temps de nos aïeux.

« Henri III, Charles IX, Henri IV défendirent de saisir les meubles, les instruments et les bestiaux des laboureurs. Louis XIII et Louis XIV confirmèrent les règlements de leurs prédécesseurs.

« Nous ne parlons pas des lois répressives, de tout temps très-sévères, contre les pillards et les déprédateurs des produits du sol.

« Rien ne prouve mieux que ce rapide aperçu historique la haute estime dont l'agriculture a joui depuis les temps les plus reculés. On conviendra avec nous, que cette estime avait sa raison d'être dans l'esprit des peuples.

« Or, cette raison d'être, cette cause, c'est évidemment la conviction partagée par toutes les nations policées, que l'agriculture est la véritable assise d'une société; qu'il n'y a pas de peuple malheureux avec une agriculture florissante, et que ces deux mots: *honneur et bonheur*, devraient résumer, toute la vie des habitants des campagnes.

« Par quelle sorte de vertige l'homme des champs abandonne-t-il donc son village pour courir les hasards des grandes cités? Comment expliquer l'entraînement qui le pousse trop souvent à la ruine de ses espérances et de son bonheur?

« Nous pourrions en signaler la cause dans le besoin de tout voir, de goûter de tout; de là naissent en effet, les appétits sensuels d'une nature dont nous ne savons pas réprimer les mouvements; cette vague inquiétude qui nous fait jeter les regards sur les lointains horizons; l'ambition, le désir d'un bien-être que l'on entrevoit à travers le prisme de l'innagination, et qui doit se changer hélas! si vite, en déception et en amers désempolements; voilà une des causes de la désertion de nos campagnes.

« C'est au chef de la famille et au pasteur des âmes qu'il appartient de combattre cette cause du trop facile abandon du toit domestique; à eux de retenir l'enfant mal conseillé, le jeune homme entraîné par ses précoces instincts d'indépendance et de liberté. Que ne peuvent pas leurs exhortations et leurs sages conseils! Quel fils assez ennemi de lui-même pour résister aux larmes d'une mère? Quel enfant de l'Eglise méconnaîtrait la voix du pasteur lui rappelant les douces joies de la première communion, et lui montrant, près du clocher qui abrita les jeux de ses premières années, le champ béni où repose la dépouille de ses aïeux, sur laquelle tant de fois il vint répandre ses prières?

« Mais c'est aussi aux propriétaires aisés, aux magistrats, aux instituteurs, qui par leur position, exercent une légitime influence, qu'il appartient de faire comprendre au jeune homme tout ce qu'il perd, tout ce qu'il rencontrera de privations et de souffrances, s'il déserte le toit paternel, et le sillon accoutumé à lui rendre avec usure, ce qu'il lui a confié à la sueur de son front.

« Si maintenant, Messieurs, nous passons à l'examen des faits, nous nous convaincrions que la population des villes excède les ressources dont elles sont en possession pour nourrir leurs habitants.

« Dans les grands centres, une foule d'hommes aptes au travail sont condamnés, faute d'emploi, à l'inaction et souvent à la misère. Les campagnes fourniraient un aliment à leur intelligence et à leur activité.

« Si l'on croit pouvoir se persuader que l'ouvrier des grandes villes jouit de plus d'aisance que le cultivateur, l'histoire est là pour dire que jadis le laboureur, le vigneron ne mangeaient pas de viande trois fois en un an, c'est-à-dire que la viande n'intervenait nullement dans l'alimentation ordinaire de l'habitant des campagnes; aujourd'hui, dans la plupart des familles de paysans, la nourriture s'est considérablement améliorée. Demandez à l'ouvrier de certaines grandes villes, pâle, chétif, amaigri par les exigences mêmes de sa profession, quelle est sa nourriture, quel est son breuvage de tous les jours? Le pain de froment, qui n'était servi que sur la table du riche, se trouve aujourd'hui sur la table du paysan. Ses enfants en ont-ils jamais manqué? Demandez à l'artisan des cités s'il en est de même pour lui.

« Il y a un siècle et demi, les maisons, dans nos hameaux, avaient quelque chose de repoussant; les animaux domestiques semblaient faire partie intégrante du ménage; aujourd'hui, de

grands changements ont été opérés, et l'on ne saurait comparer la demeure de nos plus humbles métayers à la chambre obscure, à la cave infecte ou à la mansarde ouverte à tous les vents, occupés par les familles ouvrières des grandes cités.

" Il en est de même des vêtements, qui jadis, hiver comme été, consistaient en une toile souvent à demi pourrie, ou déchirée de vétusté; aujourd'hui, ils sont faits d'étoffes solides, où la laine intervient pour une bonne partie. La femme et les enfants sont vêtus chaudement, convenablement.

" Tout démontre donc qu'une amélioration considérable s'est opérée dans le bien être du paysan.

" Mais, nous dira-t-on, vous ne nous parlez que du cultivateur aisé. Celui-ci, sans doute, n'a rien à envier à l'habitant des villes; en est-il de même du journalier, obligé de subvenir à tous les besoins d'une famille nombreuse?

" Même à ce point de vue, le sort de l'agriculteur est préférable à celui de l'ouvrier de Paris, de Londres, de Lyon, de Lille de St-Etienne, etc. Quel que soit son peu d'aisance, le cultivateur trouve toujours un toit pour s'abriter, des vêtements pour se couvrir. A la campagne, rien ne lui manque des choses nécessaires à la vie; il est connu du propriétaire, du prêtre, de tous ses voisins, qui ne lui refusent jamais l'hospitalité, réclamée au nom de celui qui n'eut pas où reposer sa tête. On ne lui mesure, ni l'air, ni la lumière, ni le pain, ni sa place au foyer. Sans doute, ce n'est pas la fortune, mais c'est la vie, c'est la sécurité du lendemain; c'est la certitude que ni la faim, ni les intempéries n'annonceront avec elles une mort anticipée.

" En est-il de même de l'ouvrier sans travail des grands centres de population? Certes, nous voulons être justes pour tous; mais qui ne conviendra avec nous que la charité est autrement intelligente dans les campagnes que dans les cités? Sans doute, les institutions charitables s'y multiplient tous les jours, mais n'est ce pas une preuve de l'affaiblissement de l'esprit de charité? Si chacun donnait aussi souvent, et autant qu'il le faudrait, serait-il nécessaire de créer des intermédiaires entre le riche et le pauvre? D'ailleurs, les institutions de bienfaisance ne sont pas inépuisables.

" Chaque jour, nous sommes témoins de leurs efforts: quêtes à domicile et dans les églises, loteries, elles mettent tout en œuvres, et trop souvent il leur est impossible de pourvoir à des besoins trop multipliés. Que fait alors l'ouvrier sans travail? Il attend; mais s'il n'a ni du bois à brûler ni une couverture à jeter sur sa couche, si l'enfant pleure et crie, qu'est-ce qu'un secours qui ne vient pas, sinon le plus affreux des supplices? Nous pouvons le dire en toute assurance, jamais les campagnes n'ont assisté à ces scènes de désolation où l'infortuné se débat contre les tortures du désespoir.

" L'homme des champs, pauvre ou malade, est toujours sûr qu'une main amie lui présentera, non pas sèchement une aumône, mais ces secours affectueux que le cœur fait trouver si bons à celui qui les reçoit et à celui qui les donne.

" Donc, pour tous ces motifs, (et cependant nous ne vous avons rien dit des dangers que court la vertu du jeune homme et de la jeune fille au milieu de la corruption des cités,) vous resterez dans vos campagnes. Pussions nous avoir été assez persuasif et assez heureux pour vous faire comprendre qu'à tous les points de vue, votre place est sous le toit qui vous a vus naître, qui a abrité vos jeunes ans; sur le sol qui vous a nourris; près de l'aïeul, près du père et de la mère dont l'expérience et les conseils vous sont toujours si nécessaires; près du pasteur, ce nourricier des âmes, qui, de bonne heure, les façonna à la vertu, les forma pour le ciel.

" Si de perfides propositions venaient donc à se faire entendre, si des désirs d'ambition s'élevaient dans vos âmes, ah! rappelez aussitôt à votre esprit les conseils que vous donne aujourd'hui notre cœur paternel.

" Songez aux victimes déjà si nombreuses de l'ambition et de la folie; jetez un regard sur tous les objets que votre cœur aime, quand il était pur et modeste, et vous répondrez à toutes les sollicitations, comme un judicieux villageois pressé par un roi puissant qui voulait se l'attacher.

Comment quitterais-je ma chaumière?

Mon vieux père y est mort, mon fils y vient de naître.

" Ces deux mots résument le passé et le présent. Quant à l'avenir, il vous sera garanti à tous par votre fidélité à garder la place que la Providence vous a faite; le bonheur est à ce prix: ne l'oubliez jamais."

Cercle Littéraire.

Nous publions avec plaisir le rapport semestriel du Comité de Direction du Cercle Littéraire, Association si connue du public, depuis plusieurs années, par les nombreuses publications, déjà faites dans les journaux, des Ecrits de ses Membres.

D'après les chiffres et les données de ce document, il résulte que cette Institution grandit et prospère. Nous ne pouvons qu'applaudir à ses progrès, et former des vœux pour que ces Messieurs continuent à donner, par leur exemple, un généreux élan à notre jeune société littéraire, et à propager par là le goût des travaux sérieux et des études consciencieuses.

Pour notre part, nous ne connaissons guère de spectacle plus beau que celui de jeunes gens, sachant mépriser les frivolités qui captivent la foule, pour se livrer en commun, aux exercices vigoureux de l'intelligence; et se disposer ainsi à prendre bientôt rang parmi ces hommes éminents, dont les noms légués à la postérité, sont les plus beaux titres de gloire qui peuvent honorer un pays.

Rapport semestriel du Comité de direction du Cercle Littéraire.

Messieurs,

Votre Comité de Direction a l'honneur de vous soumettre le rapport suivant, comme résumé des travaux du Cercle Littéraire et comme renfermant une appréciation de la marche et des progrès de cette société durant l'année 1860-61.

Du 13 octobre 1860 jusqu'au 30 mai 1861, dix-sept séances ont eu lieu.

Ce résultat est assurément satisfaisant, car il montre l'empressement qu'on a su mettre à profiter des avantages que votre Société est appelée à procurer à la jeunesse Canadienne. Le temps et les circonstances, il est vrai, ont empêché malgré leur bonne volonté, quelques-uns des membres de votre réunion, de se rendre régulièrement à vos séances ordinaires; toutefois le nombre des travaux qui ont été présentés n'en est pas moins considérable; et il nous fera conserver précieusement le souvenir des quelques heures que nous avons passées ensemble, durant les longues soirées de l'hiver qui vient de s'écouler.

En consultant nos archives, nous voyons qu'au commencement de cette année le Cercle Littéraire ne comptait encore que dix huit membres, dont même quatre étaient devenus membres-Correspondants, par suite de leur départ de la ville. Dans le courant de l'année, treize nouveaux noms sont venus augmenter notre liste, et porter le nombre total des Membres à trente-et-un.

La réception de la plupart de ces nouveaux aggrégés s'est faite d'une manière conforme de tout point aux dispositions de l'Article V, de notre Constitution, et les essais, lus par ces Messieurs dans cette circonstance, ont été déposés avec soin dans les archives du Secrétariat.

Ceci me donne occasion de vous dire, Messieurs, que les Secrétaires-archivistes précédents ont conservé tous les essais, procédés, originaux, lettres, et tous les papiers de la Société avec le soin le plus minutieux, et c'est avec bonheur que je pourrai remettre tout en bon ordre, entre les mains de mon successeur.

Dans les 17 séances mentionnées, nous avons eu occasion d'entendre et de remarquer entr'autres, huit essais donnés et lus par: M. Francis Benoit; Notice historique et biographique sur le "général de Pimodan;"

M. J. A. Genand; essai sur "la langue latine;"

M. J. A. A. Belle ; essai sur " le caractère de l'homme, et sa physiologie comme indice de caractère ;

M. Jos. Royal ; essai historique sur le Canada ;

M. Jos. Royal ; résumé de diverses questions sur " la Presse," discutées devant le Cercle-Littéraire ;

M. Séraphin Gauthier ; dissertation sur " la légitimité du Pouvoir temporel des Papes ;"

M. J. A. Genand ; dissertation sur le " Droit naturel dans la société ;"

M. L. J. B. Beaubien ; description du " Tunnel de Londres."

Votre comité croit devoir faire mention de quelques exercices de déclamation qui ont été donnés, sur des Extraits de divers auteurs, par :

M. J. A. A. Belle ; Extrait de l'Abbé Maury sur " la Constitution civile du clergé ;"

M. F. N. Desplaines ; la fable de Florian " le singe et la lanterne magique ;"

M. F. N. A. Trudel ; un extrait de Mirabeau sur " la Banqueroute ;"

Votre comité a, de plus, le plaisir de constater que plusieurs questions sérieuses ont été discutées dans le Cercle Littéraire, discussions auxquelles presque tous les Membres de cette Société ont pris part.

" La Presse " a fourni plusieurs points de discussion. Tour-à-tour on a examiné :

" Si la Presse est une Institution bienfaisante pour la société ;"

" Si la Liberté de la Presse doit être illimitée ou restreinte ;"

" Si la Presse religieuse est avantageuse ;"

" Enfin, si la Presse est avantageuse aux Lettres."

Ces différentes questions dont l'examen a rempli cinq séances, ont été habilement résumées dans l'essai mentionné plus haut par M. Joseph Royal, qui avait été prié, sur motion, de faire ce travail.

Ont ensuite été discutées plusieurs questions : " sur la Légitimité du Pouvoir temporel des Papes ;" sur " l'Union Américaine " et sa dissolution ; sur la Chine et sa civilisation.

Tels ont été, messieurs, les sujets qui ont offert à la plupart des membres de votre société, un vaste champ d'exploration dans lequel ils ont travaillé avec un succès remarquable.

Nous devons encore mentionner que plusieurs des membres du Cercle ont figuré publiquement, et avec distinction, à la Tribune du Cabinet de Lecture Paroissial, dans les sujets suivants :

M. J. A. A. Belle, — discours sur " l'Intempérance ;"

M. D. H. Senécal, — discours sur " la Tempérance ;"

M. D. Y. C. Girouard, — discours sur " l'Armée Pontificale ;"

M. F. N. A. Trudel, — " Les destinées du Peuple Canadien ;"

M. L. W. Tessier, — " Esquisse sur le Général de Lamoricière ; — un second essai sous ce titre : " Exil et Retour ;"

M. J. A. Genand, — discours sur " Montcalm ;"

M. A. Lacoste, — " Esquisse sur la Famille."

Les comptes-rendus que les journaux du pays ont donnés de ces morceaux, à mesure qu'ils paraissaient, nous dispensent d'en parler ici plus au long.

En résumé, les résultats obtenus, cette année, sont bien propres à nous faire entrevoir et espérer pour notre Institut, un avenir brillant et lui assurer un rôle glorieux et important dans notre société Canadienne.

Il y a dans nos Collèges et Maisons d'Éducation une foule de jeunes gens, désireux de développer plus tard les connaissances qu'ils y auront puisées ; c'est dans cette Société qu'ils trouveront les éléments nécessaires à l'expansion de leurs facultés.

A nous donc, Messieurs, de travailler avec un redoublement d'ardeur, pour assurer la prospérité de cette jeune Institution, et nous aurons bien mérité de notre pays.

J. A. GENAND, Secrétaire-Archiviste.

Montréal, 4 mai 1861.

Rentrées des Classes.

Voilà à peu près tous nos Collèges et nos Pensionnats, toutes nos Ecoles et nos Académies en plein exercice. A cette occasion, nous avons eu faire plaisir à nos Abonnés en insérant, dans le présent numéro, le beau tableau du " TRAVAIL," tracé par le R. P. Félix de la Compagnie de Jésus, dans ses célèbres *Conférences* prêchées à Notre-Dame de Paris.

A la suite de cet extrait, nous en ajouterons un autre, tiré du R. P. Lacordaire, dans son *Oraison funèbre* du général Drouot, où l'illustre Orateur fait voir la puissance du TRAVAIL.

Le Travail, Loi de la Vie et de l'Éducation.

On confond trop dans l'usage du discours et dans la pratique de la vie, l'action de l'homme et son travail ; et pourtant il s'en faut bien qu'*agir* et *travailler* soient choses identiques ; tout travail est une action, mais toute action n'est pas un travail. Il y a une *faire* qui comporte la paresse ; il y a une *action* qui ne *travaille* pas, et le monde est plein de gens qui usent dans une *action paresseuse* une vie qui ne produit rien.

Qu'est-ce donc que le TRAVAIL ? Le travail dans sa notion la plus simple, c'est l'effort de l'homme contre l'obstacle ; c'est la lutte contre la difficulté. Quand l'homme veut faire de ses puissances, un usage fécond, il trouve dans sa nature une force, hostile au déploiement de ses facultés ; et devant toute grande et belle chose, son action sent une barrière qui l'arrête ; travailler, c'est vaincre cette force, c'est briser cette barrière.

Le Travail, c'est l'homme qui marche, l'homme qui prodnuit, mais la fatigue aux membres, la sueur au front, si ce n'est la tristesse au cœur. Donc, le Travail c'est la peine ; le Travail, c'est l'action, plus la douleur ; c'est la douleur même. Ceci nous explique pourquoi, dans les langues humaines, souvent les mêmes mots expriment le Travail et la douleur. Dans la Langue Romaine, si philosophique toujours, et aujourd'hui si chrétienne, le mot *LABOR* est tout à la fois le signe de l'action et de la douleur. C'est qu'en effet, dans la réalité de la vie, travail et douleur ne sont pas deux choses, mais une. Le Travail, je le sais, produit des joies qu'ignore la paresse ; mais si la joie en peut sortir, elle ne le constitue pas ; le bonheur est le fruit du travail, ce n'est pas le travail lui-même.

Le règne de l'homme sur la nature physique, est la conquête progressive du travail de ses mains, et chaque force de la matière qu'il soumet à son sceptre, ne cède qu'à la violence que le travail lui fait. L'industrie, née de lui, ne marche qu'avec lui ; et le progrès matériel, dont se glorifie *seul* le génie de ce siècle, est plein de la sueur des siècles.

Or, ce que le Travail fait dans l'ordre matériel, il le fait dans l'ordre artistique, littéraire et scientifique. Partout où se déploie, pour produire, l'énergie humaine, vous verrez les créations de l'homme sortant de ses douleurs, fécondées par son travail ; et partout les chefs-d'œuvre de la pensée, de l'art, de la poésie, de l'éloquence, comme de l'industrie, recevant de la main du TRAVAIL, la consécration de l'immortalité. Le Travail est dans l'ordre naturel le plus grand des *Thaumaturges* ; c'est lui qui fait les miracles de l'homme.

Suivez, sur la route des siècles, ces vestiges éclatants qu'a laissés dans l'histoire l'élite de l'humanité : tout ce qu'il y a de grand, de fort, de beau, d'illustre, de-

mande au Travail la grandeur, la force, la beauté, l'illustration. Les créations du génie sont marquées à ce signe, auquel on reconnaît la postérité d'Adam et les œuvres de l'homme. Le souffle de l'inspiration les conçoit, et les conçoit avec bonheur ; seul le Travail les enfante, et les enfante dans la douleur.

Voilà pourquoi le génie, dans la création de ses œuvres, est visité tour-à-tour par la joie et la douleur, l'enthousiasme et la mélancolie. Chaque cri d'admiration qu'il excite répond à l'un de ses soupirs ; plongé dans la souffrance encore plus que dans la vérité, il puise, dans des abîmes d'angoisse, la paternité de ses œuvres ; et il peut dire, en les regardant, comme une mère à l'enfant qui lui renvoie, avec son image, le souvenir de la souffrance : *vous êtes fils de mes douleurs*. C'est peut-être là le mystère de cette sympathie profonde que l'homme garde pour tout ce qu'il a produit. L'homme sent dans ses œuvres, avec le germe de sa vie, le tressaillement de ses douleurs.

Tout être créé a la vocation de se développer selon sa propre loi : l'éducation de la vie se fait selon les lois de la vie ; et l'éducation de l'homme n'est pas autre que l'homme lui-même se développant dans l'équilibre des lois qui régissent la nature humaine. Or, nous venons de la reconnaître, le Travail est, pour la nature humaine, une loi radicale, souveraine, indéclinable. Il en résulte immédiatement que le perfectionnement ou l'éducation de l'homme n'est possible que dans le Travail et par le Travail ; en d'autres termes, sans le travail, l'homme ne peut s'élever, il est imperfectible.

Tel est le caractère original, tel est le signe glorieux qui distingue la formation de l'homme de la formation des autres êtres de la création, le libre effort, le Travail volontaire. Donnez à une plante son sol, son atmosphère et son soleil, la plante croît et s'élève, son éducation est fatale. Impuissante à Pessart, la Providence lui ordonne de céder à l'action des forces qui provoquent son développement. Il en est tout autrement de l'éducation de cet être que M. de Maisire nommait si bien la *plante humaine*. L'homme est une *activité*, son développement doit être actif. L'homme est une *liberté*, son développement doit être libre. L'homme est une être tombé, son développement doit être laborieux, il ne s'élève que par l'effort. À son développement normal sa nature fait obstacle ; il faut qu'il brise par son énergie cet obstacle à sa légitime croissance ; il faut qu'il porte dans un sillon douloureux, la trace du travail qui l'a touché, ou plutôt dont il s'est touché lui-même, pour coopérer dans la formation de sa vie, à l'action du Créateur.

L'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, mais à l'achèvement de ce chef-d'œuvre, l'homme doit concourir. Mieux que ses propres œuvres, l'homme s'élève et se parfait lui-même. Il faut qu'il demande à son propre labeur, le sceau de sa propre perfection ; et qu'à force de se sculpter, de se châtier et de se travailler lui-même, il mérite, aux jours de sa jeunesse l'honneur de sa virilité. Sans ce travail personnel par lequel l'enfant se façonne et se forme lui-même, son éducation ne se fait pas, elle se défait : il ne s'élève pas, il descend ; il descend par l'intelligence, il descend par la volonté, il descend par le cœur ; et sous ce triple rapport, il consomme en lui-même, par une paresse qui le déshonore et le déshérite de sa propre dignité, la déchéance de l'homme.

Regardez, voici l'enfant qui a travaillé ; il a fécondé

son intelligence, affermi sa volonté et contenu son cœur. Habitué par le travail, à une mâle résistance et à de chastes efforts, il a défendu sa vie contre les charmes et les enivremments du plaisir. Cette vie monte au lieu de descendre, et ne se répand sur les hommes que pour les embaumer de ses parfums et les couvrir de ses dons. L'intelligence, la volonté et le cœur ont en lui leur développement harmonieux. Le cœur a mis sur son front sa grâce, la volonté sa force, l'intelligence sa majesté ; et de ce triple rayonnement il se forme une beauté incomparable, beauté vraiment royale, qui annonce le roi de la création, et efface de son éclat, toute beauté créée. Il est plus beau que tous les spectacles des cieux. plus beau que tous les sourires de la nature, plus beau que toutes les beautés que Dieu fait reluire sur la terre, et dans l'épanouissement de sa beauté virile, il peut dire *j'ai travaillé, j'ai fait mon éducation, je suis un homme*.

Le Général Drouot.

« Antoine Drouot était né à Nancy, le 11 janvier 1774, d'une famille plébéienne et pauvre, qui vivait honnêtement dans cette ville, du rude métier de la boulangerie. Dieu lui avait donné douze enfants ; Antoine Drouot était le troisième des douze. Issu de parents chrétiens, il vit de bonne heure, dans la maison paternelle, un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'enfer, ni le regret d'une plus haute naissance ; il vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui, en rapportant tout à Dieu, élevait tout jusqu'à lui ; la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme ; et il apprit, de la joie qu'il goûta lui-même, au sein d'une position estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au Travail, et sa grandeur à la Religion.

« Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un instinct très-précoc. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des Ecoles Chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. Ou le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique, avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit, les inconvénients d'une perpétuelle distraction.

« Le soir on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre Écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout ; c'était le temps où le travail domestique recommençait. À la lueur d'une seule et mauvaise lampe, il reprenait aussi le sien ; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau ; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de *Tite-Live* ou de *Tacite*...

« C'était durant l'été de 1793 : une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne, dans

une des salles de l'Ecole d'Artillerie. Le célèbre La Place, y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre vingt candidats au grade d'*Elève sous-lieutenant*.

“ La porte s'ouvre....

“ On voit entrer une sorte d'habitant, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examinateur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise ; et sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir. On attendait avec impatience le tour du petit habitant. Il vient enfin. Dès les premières questions, La Place reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au-delà de ses limites naturelles ; les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui saisit et qui sent.

“ La Place est touché ; il se lève, embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. L'Ecole, à son tour, se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville, le fils du boulanger de Nancy.

“ Vingt-ans après, La Place disait à l'Empereur :

“ Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie, est celui de votre aide-de-camp, le *Général Drouot*.

BIBLIOGRAPHIE.

Perte et Gain. Histoire d'un converti par le Rév. P. Newman. Ouvrage traduit de l'anglais sur la troisième édition, par M. l'Abbé Segondy, avec notes et une conférence de M. le Chanoine Oakeley, en appendice, à la Librairie de J.-Bte. Rolland et Fils, 1 vol. in-8°. — Prix, \$1.

Qu'est-ce que *Perte et Gain*?

Une réponse complète à cette question exigerait de notre part certains développements relatifs au temps où la scène se passe, ce qui nous ferait sortir des limites d'un simple compte-rendu. Nous nous bornerons donc à donner une appréciation générale de l'ouvrage. Comme son titre seul le fait déjà connaître, *Perte et Gain* est l'histoire d'un converti, d'une âme qui, sous la double influence de la volonté privée et de la grâce, arrive des sentiers perdus de l'anglicanisme à la vraie lumière ; ou, pour nous servir des paroles de l'auteur, “ c'est la peinture de la marche et de l'état d'un esprit qui parvient à se convaincre de l'origine divine du catholicisme.” Une semblable question est belle, élevée ; et l'on comprend tout de suite quel intérêt saisissant elle doit avoir, traitée par une main habile. Autant le but de *Perte et Gain* est élevé, autant le plan en est simple ; et cependant, comme œuvre d'art, c'est un vrai chef-d'œuvre. Le R. P. Newman s'y révèle, en effet, comme un écrivain de premier ordre, il nous y montre même une face nouvelle de son talent. A côté du profond théologien, du savant philosophe, de l'habile controversiste et de l'orateur éloquent, nous trouvons dans *Perte et Gain* le moraliste, le poète, le littérateur consommé. Et c'est à l'ensemble de toutes ces brillantes qualités que l'ouvrage doit la perfection qui le distingue : de là ces belles scènes où l'écrivain s'adresse tour à tour à l'esprit, à l'imagination, au cœur ; de là, ces esquisses si habilement tracées,

des caractères de tout rang et de tout âge ; de là, cette description si vraie des mœurs de l'Université d'Oxford comme de celles de la famille anglaise ; de là, ces dialogues si vifs, si serrés, si pleins de science et d'esprit, de finesse et de grâce ; de là, en un mot, cet attrait général qui charme et qui entraîne. Mais ce n'est ici, à proprement parler, que le côté littéraire de *Perte et Gain*. Ce qui fait de ce livre une œuvre précieuse, c'est qu'il nous offre une peinture parfaite du mouvement religieux en Angleterre aux temps présents ; c'est un tableau animé où sont groupés avec art, les fruits divers de la Réforme. Doctrines, état d'esprits, reculs, progrès, stationnements illogiques, tout est là. En un mot, *Perte et Gain*, nous ne craignons pas de l'affirmer, est le résumé le plus parfait des systèmes religieux qui s'agitent à cette heure en Angleterre. Quoiqu'il ait déjà douze ans de date, cet ouvrage conserve encore toute son actualité. Depuis 1848, ni la tendance, ni l'esprit du “ mouvement ” n'ont changé. A la surface il y a moins d'agitation, mais au fond le travail est le même ; travail immense, qui doit nécessairement aboutir à quelque glorieux résultat. “ La semence est jetée, disait un des savants convertis d'Oxford, il faut qu'elle lève.” Un an s'était à peine écoulé depuis que ces paroles avaient été prononcées, et déjà, parmi beaucoup d'autres, l'Eglise avait le bonheur de recevoir dans son sein trois hommes des plus recommandables par leur science, leur vertu et leur position dans l'Université d'Oxford (Angleterre). Ces conversions ne disent-elles pas, de la manière la plus évidente, que le mouvement religieux en Angleterre est toujours plein de vie ?

Comme dernier mot, nous conseillons à ceux qui liront *Perte et Gain*, d'en commencer la lecture par la fin, c.-à-d., à la page 351. C'est une conférence du chanoine Oakeley qui aide puissamment à l'intelligence de l'ouvrage. Maintenant, prenez et lisez *Perte et Gain*, et nous osons vous promettre sérieux agrément et profit durable.

N. B. — Les personnes qui, après avoir lu *Perte et Gain*, désireraient pousser plus loin l'étude de la question du “ mouvement religieux ; ” feront bien de consulter l'excellent ouvrage publié sur cette matière par M. Jules Gondou, sous le pseudonyme de *Par un Catholique*, et qui a pour titre “ *Du mouvement religieux en Angleterre.* ” 1 volume in-8°, dont le prix n'est que de \$1.20.

Monsieur de Montréal, a quitté, hier, sa ville Episcopale pour continuer sa visite Pastorale que S. G. avait interrompue le 20 juillet dernier. Voici l'itinéraire de cette seconde partie de sa visite :

Terrebonne	Septembre, 12	Patronage de St. Joseph.	Sept. 28
St. Henry	“ 13	St. Benoît	“ 29
St. Anne des Plaines	“ 14 et 15	St. Placide	“ 30
St. Sophie	“ 16	St. Hermas	Oct. 1
St. Jérôme	“ 17	St. André	“ 2
St. Sauveur	“ 18	Rigaud	“ 3
St. Adèle	“ 19	St. Marthe	“ 4
St. Agathe	“ 20	St. Clot	“ 5
St. Colomban	“ 22	St. Polycarpe	“ 6
St. Scholastique	“ 23	St. Zotique	“ 7
St. Augustin	“ 24	St. Ignace	“ 8
St. Janvier	“ 25	Les Cèdres	“ 9
St. Thérèse	“ 26	St. Perrot	“ 10
St. Eustache	“ 27	Vaudreuil	“ 11

Nous accusons réception d'une petite brochure intitulée : “ *Neuvaine à Notre-Dame de Pitié.* ” Nos remerciements à qui de droit.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.